

# LES RITUELS DES GROTTES ORNÉES. RÊVES DE PRÉHISTORIENS, RÉALITÉS ARCHÉOLOGIQUES

Romain Pigeaud

USM 103-UMR 5198 du CNRS, Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Institut de Paléontologie Humaine

E-mail : [romain.pigeaud@wanadoo.fr](mailto:romain.pigeaud@wanadoo.fr)

**RÉSUMÉ** : Quelle était la « vie quotidienne » dans les grottes ornées ? Autrement dit, que se passait-il autour et devant le décor des parois ? Cette question est présente dès les origines de la recherche en art paléolithique. Basée sur le comparatisme ethnographique, elle a abouti au début du XX<sup>e</sup> siècle, à une série d'interprétations aujourd'hui tombées en désuétude. Avec la connaissance approfondie des parois et la découverte de grottes ornées au sol inviolé, les préhistoriens arrivent de nos jours à reconstituer des séquences d'événements. Se pose alors le problème du saut interprétatif qui consiste à solliciter le document au-delà de ce qu'il peut offrir par son observation immédiate. Nous proposons ici quelques pistes de recherches.

**ABSTRACT** : *What was "the daily life" in the decorated caves? To say it differently, what was going on around and in front of the decorated walls ? This question was present from the earliest beginning in the mind of the researchers in paleolithic art. Based on ethnological comparison at the beginning of the 20th century there came out different interpretations abandoned nowadays. (that are obsolete nowadays) With the better knowledge about the decorate walls and the discovery of new caves where the ground had not been violate the prehistorians succeed in reconstructing some sequences of events. Now there comes up the problem of the interpretative bound which means to ask the document more than it can give by its immediate observation. We here propose some ways of research.*

Il peut sembler paradoxal de traiter des grottes ornées dans un colloque qui a pour but de « restituer la vie quotidienne au Paléolithique supérieur ». Car, si la grotte ornée est bien un sanctuaire, elle appartient au domaine du sacré, par définition exclu de la vie quotidienne. À moins de supposer que, justement, puisque la grotte est un sanctuaire, elle a fait l'objet d'un culte qui a dû se traduire par des rituels dont la périodicité reste à déterminer. C'est ce « quotidien du sacré » que nous voudrions examiner ici. Plus exactement, nous souhaitons nous interroger sur le sens et l'intérêt qu'il y aurait à rechercher, autour des représentations, des indices et des vestiges d'un comportement qui ne soit pas simplement celui de l'artiste (ou prétendu tel).

## LA GROTTE ORNÉE EST-ELLE UN SANCTUAIRE ?

Que savons-nous exactement sur la grotte ornée ? D'abord, qu'elle n'est pas une galerie d'art. Elle n'est pas non plus, à quelques exceptions près (grottes de Bèdeilhac et d'Enlène, en Ariège, grottes de Tito Bustillo, La Garma, en Espagne), un lieu d'habitat. Elle peut être vaste ou étroite, facile d'accès ou quasiment inaccessible. Sa singularité est d'être un « *lieu de symbole* » (Vialou 2005, p. 78), c'est-à-dire un endroit où subsiste un décor à forte composante abstraite, où se rencontre un bestiaire sévèrement trié ainsi que des êtres composites et des représentations imaginaires.

Un consensus s'est établi parmi la communauté des chercheurs (1), pour identifier la grotte ornée à un sanctuaire, c'est-à-dire à un lieu qui serve de « *cadre sacré à l'intérieur duquel s'inscrivaient les pratiques* [religieuses]. » (Leroi-Gourhan 1986, p. 311) ou, pour aller plus

loin, un lieu sacré « [dans lequel] *la communication avec le surnaturel aurait été facilitée* » (Welté et Lambert 2004, p. 218). Le terme « *sacré* » sous-entendant que l'on n'y fait pas n'importe quoi. Ce qui a certaines conséquences et entraîne certaines questions : qui avait le droit de pénétrer dans la caverne ? Si sanctuaire il y a, et donc culte, qui le rendait ? Existait-il un clergé particulier ? Des personnes du groupe chargées d'entretenir le caractère sacré du lieu ? Peut-on et doit-on interpréter toutes les traces laissées autour du décor des parois (Pigeaud 2005) comme les vestiges de pratiques rituelles ?

### LA CAVERNE « PARTICIPANTE »

La grotte ornée est donc d'emblée considérée comme un lieu particulier pour des activités particulières. Lesquelles ? André Leroi-Gourhan (1971, p. 66) a justement comparé les différentes hypothèses de cultes préhistoriques à un « *vestiaire ruiné* », basé sur des comparaisons ethnographiques abusives ainsi que sur une surinterprétation des données archéologiques. Nous ne détaillerons pas ici les problèmes liés au culte de l'ours, à la magie de la chasse ou au chamanisme. L'important, à notre avis, est de souligner que toutes ces hypothèses reposent sur le présupposé d'une « *magie* » préhistorique, considérée par les premiers préhistoriens et les premiers ethnologues, à tort ou à raison, comme la première manifestation religieuse de l'Humanité. Dans son acception la plus large, la magie consiste en « *savoirs, croyances et pratiques partagés, voire initiatiques, nés du besoin d'agir sur des forces indéchiffrables et impersonnelles, inhérentes à la nature ou à certaines personnes* » (Devisch 1991, p. 431). Son mode de fonctionnement est métaphorique et métonymique (Lévi-Strauss 1990). C'est-à-dire que, dans le cas de la grotte ornée, l'artiste paléolithique est censé exercer une action sur la paroi qui aura, par analogie, des conséquences en-dehors de la grotte. Le sanctuaire devient alors le double métaphorique du monde extérieur, au point que certains préhistoriens (Eastham 1991) chercheront des correspondances directes entre la topographie, la disposition, la forme des spéléothèmes, et le relief de la vallée où s'ouvre la cavité.

Le concept de « *caverne participante* » formulé par André Leroi-Gourhan, a vite été restreint au rôle joué par la cavité dans la mise en place du décor des parois. Il en est résulté une certaine fixation sur les représentations, analysées pour elles-mêmes, sans faire référence à la réalité archéologique autrement que pour les situer dans la chronologie des cultures paléolithiques. C'est Michel Lorblanchet qui, par ses travaux dans les grottes quercinoises et sur les sites rupestres australiens, a renouvelé l'intérêt des chercheurs pour le « *mode d'utilisation* » des grottes ornées (Lorblanchet 1994). En reconstituant ce qu'il appelle la « *biographie* » des parois, il démontre que, même après leur décoration, celles-ci demeurent « *vivantes* », ne cessant d'être frottées, aspergées, raclées... Parallèlement, la découverte et l'étude de nouvelles cavités au sol inviolé (Fontanet, Réseau Clastres, en Ariège, Chauvet, en Ardèche, Cussac, en Périgord, Cosquer, dans les Bouches-du-Rhône, La Garma, en Espagne) ou la mise au jour de fragments de sols conservés (La Tête du Lion, en Ardèche, Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne) a remis au centre des préoccupations le « *contexte archéologique interne* » (Clottes 1992, 1993a) des grottes ornées.

Certes, on connaissait déjà des vestiges originaux dans les grottes ornées, qui furent d'ailleurs tout de suite interprétés en terme de magie ou de rituel. Citons pour mémoire : les sculptures et gravures sur limon associés aux foyers et sites d'habitat de la grotte de Bèdeilhac ; les modelages en argile de la grotte de Montespan (Ariège), dont certains semblent avoir été percés de coups de sagaies ; les empreintes de pas d'enfants de la « *Salle des Talons* » de la grotte du Tuc d'Audoubert (Ariège); les nombreuses concrétions brisées, pour certaines emportées à l'extérieur de la cavité, signalées dans plusieurs grottes ornées. L'ancienneté de ces découvertes, pour la plupart endommagées parce que mal protégées ou mal fouillées, ou

mises en doute, les avait relégué au rang de curiosités, dont personne ne parlait plus guère. Désormais, elles font leur retour dans les discussions, avec bien sûr les précautions d'usage.

## UNIQUE ET/OU RÉPÉTÉ

A partir du moment où nous postulons que la grotte ornée est bien un sanctuaire, le problème va être que toute trace laissée par l'Homme préhistorique sera, par cela même, « sacralisée ». C'est-à-dire qu'il faudra l'interpréter comme une manifestation symbolique. C'est bien sûr exagéré. Un ravivage de torche, par exemple, est un simple geste technique destiné à améliorer l'éclairage. Des projections ou des éclaboussures de colorant sur la paroi, comme dans la grotte des Escabasses (Lot) (Lorblanchet *et al.* 1974, p. 29 et 32) peuvent ne résulter que du trop plein d'un godet de peinture ou de la coulure d'un pinceau mal égoutté.

François Rouzaud (1978, p. 5) distingue trois catégories de traces laissées par l'Homme préhistorique dans les grottes : les traces de *progression* (empreintes dynamiques de pied ou de main, glissades, chutes, bris de concrétions) ; les traces d'*arrêt* (brève station, « pause », reprise de souffle, expectative devant les difficultés, problèmes d'orientation, d'éclairage, ce qui peut se traduire par des bris de concrétions sans objet pour le passage, des empreintes corporelles, la présence inexpiquée d'échantillons géologiques) ; les traces d'*aménagement* (foyers, ateliers de taille et de fabrication d'objets, vestiges culinaires, structures d'habitat et, bien sûr, manifestations d'art pariétal et mobilier, ainsi que l'insertion d'esquilles et de silex dans les anfractuosités).

Chacune de ces catégories de traces peut être considérée selon cinq critères différents : l'usuel, l'exceptionnel, le répété, l'effacé et l'absent. **L'usuel** est ce qui constitue la « norme », c'est-à-dire ce que l'on rencontre habituellement dans les grottes ornées : il en est ainsi des foyers ou des bris de concrétions. Si certaines de ces traces résultent de pratiques rituelles et régulières, nous ne pouvons, hélas, le prouver.

**L'exceptionnel** est ce qui fait l'originalité d'une grotte. Le caractère exceptionnel de ces traces peut être de deux ordres : soit elles sont exceptionnelles parce qu'exceptionnellement conservées, soit elles ont été conçues comme telles, c'est-à-dire voulues comme uniques. Dans le premier cas, seul le hasard de leur conservation peut expliquer leur singularité. Un exemple fameux est l'empreinte de cordage retrouvée dans le Diverticule des Félines de la grotte de Lascaux. Dans le second cas, on peut citer comme exemple, pour les traces de progression, la « danse des talons » du Tuc d'Audoubert ; pour les traces d'aménagement, la grosse pierre de la grotte Chauvet qui aurait été installée comme marchepied entre la salle du Cierge et la salle Hillaire (Geneste, 2001, p. 46) ; ou bien encore, les assemblages de concrétions visibles dans les grottes de Bruniquel (Tarn-et-Garonne) et La Garma (Espagne). Signalons aussi la découverte récente, dans la grotte de Rouffignac (Dordogne), de griffades d'ours « terminées » par des tracés digitaux (Ladier *et al.* 2003).

Le **répété** est, selon nous, quelque chose de hors norme, mais reproduit à plusieurs reprises dans une cavité ou un groupe de cavités. C'est par exemple, le dépôt de fragments d'os ou de morceaux de silex dans les anfractuosités des cavités ariégeoises et dans la Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure. Les os enfoncés dans le sol de la grotte d'Enlène, en Ariège (Bégouën *et al.* 1996), ou encore les tracés digitaux associés aux représentations des grottes quercinoises ou de Mayenne-Sciences (Pigeaud *et al.* 2004).

**L'effacé** est quelque chose que l'on a voulu éliminer de la paroi ou du sol de la cavité. Ce sont par exemple des représentations qui ont été grattées ou recyclées dans le tracé d'autres unités graphiques, comme dans les grottes Chauvet ou Cosquer. Soit on n'a pas réussi à les effacer complètement (ce qui nous permet de les retrouver aujourd'hui) ; soit l'effacement est *sciemment* incomplet, la ou les personnes qui ont gratté les représentations ayant voulu que cet « exorcisme » soit perpétué.

Par l'**absent**, nous entendons mettre l'accent sur des aménagements symboliques *qui auraient dû* être présents mais ne le sont pas. Ce sont ce que nous avons appelé (Pigeaud, à paraître) les « blancs » iconographiques : des zones où l'absence de décor est *volontaire*, que ce soit pour signaler un changement dans la topographie comme à Niaux (Clottes 1995, p. 97), une modification dans le décor comme dans la grotte des Deux-Ouvertures, en Ardèche (Gély et Porte 1996, p. 96) ou pour marquer des sortes de « pauses » dans le discours symbolique en ménageant des salles aniconiques entre deux secteurs ornés comme à Altamira, en Espagne (Freeman et Gonzalez Echegaray 2001, p. 92-96), ou à Mayenne-Sciences (Pigeaud 2004, p. 50-51).

### **INSTANTANÉ OU PALIMPSESTE ?**

Une des caractéristiques d'un rituel est sa régularité. Par conséquent, si nous cherchons des traces de rituels dans les grottes ornées, nous devrions d'abord nous intéresser à ce qui semble résulter d'actions répétées. Mais comment retrouver une périodicité sur les parois et sur les sols ? Qu'un même motif soit répété plusieurs fois, comme les 12 empreintes digitales rouges autour du cheval 17 dans la grotte de Mayenne-Sciences (Pigeaud 2004, p. 80), peut signifier que sa reproduction a été réalisée au même moment par une seule personne ou, au contraire, qu'elle résulte du passage de plusieurs personnes au fil du temps. *A contrario*, un événement aussi exceptionnel que le cercle de pierre de la grotte d'Oblazowa en Pologne (Valde-Nowak 2003) avec, au centre de la structure, des dents de renard percées, un boomerang en ivoire ainsi qu'une phalange et une phalange humaine, n'est peut-être que la dernière manifestation d'un rituel régulier. Même si cela semble étonnant et purement spéculatif, nous devons envisager l'hypothèse qu'il a peut-être existé auparavant d'autres cercles de pierres, qui ont ensuite été détruits pour en construire un nouveau.

La grotte ornée qui s'offre à nous aujourd'hui est le produit d'une longue histoire. Nous la découvrons dans le dernier état où les hommes préhistoriques l'ont laissée. Si bien qu'il est difficile de distinguer les différentes étapes de sa fréquentation. Ainsi, même si les empreintes humaines sur le sol des cavernes sont finalement plus nombreuses et plus fréquentes que ce qu'on pense généralement, elles sont pourtant en nombre assez réduit par rapport à la fréquentation supposée de la cavité : une ou deux pistes, rarement plus. Même si on peut supposer que l'entrée de la grotte, espace sacré, a pu n'être réservé qu'à une seule personne, c'est peu comparé à la richesse du décor (qui a parfois dû nécessiter plusieurs heures de travail, donc de station debout au même endroit et donc aurait dû entraîner la formation de traces de piétinement) et aux espaces de circulation dans la caverne : les publications décrivent souvent des pistes de circulation, mais dans un seul sens : un aller simple, pas de retour ! L'évolution ultérieure du sol de la caverne n'explique pas tout : les écoulements d'eau et les soutirages n'ont pas pu tout atténuer. Nous formulons deux hypothèses : 1) pour avoir marché pieds nus ou en chaussettes sur le sol de grottes, nous avons pu constater que notre passage ne laissait quasiment pas de trace. D'où l'idée que les empreintes de pas (dans le cas de sol compactés et non de pistes de sables ou d'argile mouillée comme dans le Réseau Clastres) auraient pu être le résultat d'actions volontaires : le Préhistorique aurait délibérément enfoncé son pied pour laisser une empreinte lisible sur le sol ; 2) les traces de pas ont pu être effacées après chaque passage. Les pistes conservées seraient alors celles de la dernière visite.

### **CONCLUSION : QUELS RITUELS ?**

Nous n'avons pas souhaité faire ici de synthèse ni d'inventaire exhaustif des traces probables d'activités rituelles dans les grottes ornées. Tout simplement parce que cela est impossible dans l'état actuel des recherches. Etant donné le faible nombre de grottes ornées publiées de manière exhaustive, c'est-à-dire en tenant compte de la totalité des vestiges. Nous avons

préférée poser ici un certain nombre de questions auxquelles nous sommes confrontés lorsque nous cherchons à interpréter la grotte ornée comme un sanctuaire.

Nous avons vu que cette interprétation avait certaines conséquences théoriques difficiles à mettre en pratique. Car qui dit sanctuaire dit régularité de rituels. Ce ne sont donc pas les vestiges exceptionnels qui peuvent nous servir dans notre argumentation. Par ailleurs, comment retrouver une périodicité dans un site qui n'est qu'un palimpseste d'événements « sédimentés » par le temps écoulé. Enfin, est-ce parce que la grotte est un sanctuaire que tout ce qui s'y trouve doit être « sanctifié » ? En 1992, Michel Girard a ramassé sur le sol de la grotte Cosquer une boulette d'argile pétrie (Clottes *et al.* 2005, p. 191-192). Façonnée par une main d'adulte, elle a été lissée au doigt et à l'ongle. Les stries qu'elle comporte indiquent peut-être qu'elle fut portée dans un vêtement. Faut-il vraiment voir dans cette boule le vestige d'un très ancien rituel ? Il nous est tous arrivé, dans une grotte, sur la plage, de saisir machinalement des bouts de matière et de nous amuser à les pétrir et les malaxer

Pourtant, il nous semble possible de définir *a minima* deux rituels possibles. Ne serait-ce que parce qu'ils sont d'une grande banalité et universellement répandus : les rites d'initiation et les dépôts votifs. Il nous semble difficile, en effet, d'interpréter autrement que comme des dépôts votifs les silex et les esquilles d'os cachés dans des anfractuosités ou plantés dans le sol. Pour ce qui est des rites d'initiation, Henry Duday et Michel-André Garcia se sont justement moqués des premières interprétations ritualistes des empreintes de pas humaines : « *l'objet (l'empreinte) étant rare, il ne peut être qu'attribué à un événement exceptionnel ou placé dans des circonstances exceptionnelles.* » (Duday et Garcia 1985, p. 36). Il est pourtant troublant de constater que l'essentiel des empreintes de pas retrouvées sont celles de jeunes enfants ou d'adolescents (Clottes 1993b, p. 65). Certes, le regretté François Rouzaud (communication orale) faisait remarquer que certaines empreintes d'enfants se situaient à l'écart du cheminement principal et faisaient plus penser à des jeux de glissades et des courses poursuites qu'à de pompeuses cérémonies destinées à les accueillir dans l'âge adulte.

De nouvelles recherches cependant font passer au second plan ces « gamineries ». Il s'agit des empreintes de mains d'enfants retrouvées sur les parois des grottes. Une empreinte positive à l'argile de main de nourrisson dans la grotte Bayol (Gard) est régulièrement mentionnée dans la littérature (Bayol, 1935, p. 31). Pour l'avoir examinée, nous avouons qu'elle est troublante mais qu'elle pourrait tout aussi bien n'être qu'une projection d'argile dans laquelle les sens trompés pourraient voir une paume et un pouce écarté. Plus sûre est l'empreinte retrouvée récemment dans la grotte Cosquer (Clottes *et al.* 2005, p. 215) : il s'agit de tracés digitaux réalisés par une petite main d'enfant. Le plus curieux est qu'elle se trouve à 2,20 m de hauteur ! L'enfant n'a pu la réaliser que tenu à bout de bras par un adulte ou porté sur les épaules. Par ailleurs, l'analyse de ce tracé montre que les doigts de l'enfant ont été contractés afin qu'ils s'impriment bien dans la paroi. D'autres analyses, effectuées cette fois dans la grotte de Rouffignac (Sharpe et Van Gelder 2004) indiquent que d'autres enfants ont été guidés pour laisser des traces de leur passage sur les parois de la grotte. Est-ce de l'initiation, bien qu'évidemment cet enfant ne soit pas pubère, ou une sorte de rite propitiatoire en ces temps de forte mortalité infantile ?

La recherche de « rituels » dans les grottes ornées est donc relancée et n'est pas prête de s'arrêter. Car, même s'il faut bien avouer que rien ne prouve définitivement leur existence, l'ambiance particulière au monde souterrain et la particularité des vestiges que l'on y retrouve ne peut qu'y inciter. Avec le risque de s'enfermer dans les tautologies. Mais qui a dit que les Préhistoriens n'avaient pas le droit de rêver ?

#### **Note :**

1. Seuls Rodrigo de Balbín Behrmann et José Javier Alcolea Gonzalez (1999) ont rejeté cette hypothèse univoque et proposé d'autres alternatives.

## Bibliographie :

Balbín Behrmann R. de, Alcolea Gonzalez J. J. (1999), Vie quotidienne et vie religieuse. Les sanctuaires dans l'art paléolithique, *L'Anthropologie*, t. 103, p 23-49.

Bayol, Abbé (1935), Mémoires d'un vieux fouilleur. III Grotte à peintures de Collias, Vienne, Martin et Ternet Imprimeurs, 40 p., 15 fig. h. t.

Bégouën R., Clottes J., Giraud J.-P., Rouzaud F. (1996), Os plantés et peintures rupestres dans la caverne d'Enlène, in : H. Delporte et J. Clottes (dir.), *Pyrénées préhistoriques, arts et sociétés*, Actes du 118<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993, Paris, éd. du CTHS, p. 283-306.

Clottes J. (1992), L'archéologie des grottes ornées, *La Recherche*, n° 239, p. 52-61.

Clottes J. (1993a), Contexte archéologique interne, in : Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, Techniques et méthodes d'études*, Paris, éd. du CTHS, p. 49-58.

Clottes J. (1993b), Ichnologie, in : Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, Techniques et méthodes d'études*, Paris, éd. du CTHS, p. 59-66.

Clottes J. (1995), *Les Cavernes de Niaux*, Paris, Le Seuil.

Clottes J., Courtin J., Vanrell L. (2005), *Cosquer redécouvert*, Paris, Le Seuil.

Devish R. (1991), Magie, in : P. Bonte et M. Izard (dir.), *Dictionnaire de l'Ethnologie et de l'Anthropologie*, Paris, PUF, p. 431-433.

Duday H., Garcia M.-A. (1985), L'homme et la caverne, *Traces et messages de la Préhistoire, Les Dossiers histoire et archéologie* n°90, p. 35-39.

Eastham A.M. (1991), Palaeolithic Parietal Art and its Topographical Context, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 57, p. 115-128.

Freeman L.G., Gonzalez Echegaray J. (2001), *La grotte d'Altamira*, Paris, La Maison des Roches, 146 p.

Gély B., Porte J.-L. (1996), Les gravures paléolithiques de la grotte des Deux-Ouvertures à Saint-Martin-d'Ardèche, *Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées*, T. LI, p. 81-98.

Geneste J.-M. (2001), La fréquentation et les activités humaines, in : J. Clottes (dir.), *La grotte Chauvet. L'art des origines*, Paris, Le Seuil, p. 44-50.

Ladier E., Welté A.-C., Plassard J. (2003), Relations griffades animales – traits anthropiques sur les parois de Rouffignac, *Préhistoire du Sud-Ouest*, vol. 10, fasc. 2, p. 139-144.

Leroi-Gourhan A. (1971), *Les religions de la Préhistoire*, Paris, PUF [1<sup>e</sup> éd. 1964].

Leroi-Gourhan A. (1986), Les rêves, in : *Le Fil du Temps*, Paris, Fayard, p. 292-314. [1<sup>e</sup> éd. 1969, in Collectif, *La France au temps des Mammouths*, Paris, Hachette].

Lévi-Strauss C. (1990), *La Pensée sauvage*. Paris, Presses Pocket [1<sup>e</sup> éd. 1962, Plon].

Lorblanchet M. (1981), Les dessins noirs du Pech-Merle, in : *Actes du XXI<sup>e</sup> Congrès Préhistorique de France*, Quercy, 3-9 sept. 1979, Paris, éd. Société Préhistorique Française, p. 178-207.

Lorblanchet M. (1994), Le mode d'utilisation des sanctuaires Paléolithiques, in : Museo y Centro de Investigacion de Altamira, *Monografias n°17*, p 235-251.

Lorblanchet M., Renault P., Mourer C. (1974), *L'Art préhistorique en Quercy. La grotte des Escabasses (Thémines-Lot)*, Morlaas, éd. PGP.

Pigeaud R. (2005), Un art de traces ? Spontanéités et préméditations sur les parois des grottes ornées paléolithiques, in : D. Vialou, J. Renault-Miskovsky, M. Patou-Mathis, (dir.), *Comportements des hommes du Paléolithique supérieur en Europe. Territoires et milieux*, ERAUL n° 111, p. 177-191.

Pigeaud R. (à paraître), Immédiat et successif : le temps de l'art des cavernes, in : *Actes du 129<sup>e</sup> Congrès des Sociétés historiques et scientifiques*, Besançon, 19-24 avril 2004, *Bulletin de la Société préhistorique française*, T. 102, n° 4.

Pigeaud R., Bouchard M., Laval E. (2004), La grotte ornée Mayenne-Sciences (Thorigné-en-Charnie, Mayenne) : un exemple d'art pariétal d'époque gravettienne en France septentrionale, *Gallia Préhistoire*, vol. 46, p. 1-154.

Rouzaud F. (1978), *La Paléospéléologie. L'homme et le milieu souterrain pyrénéen au Paléolithique supérieur*, Archives d'écologie préhistorique, Toulouse, Publ. École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Sharpe K., Van Gelder L. (2004), Les enfants et l'« art » paléolithique : indices à la grotte de Rouffignac, *International Newsletter on Rock Art*, n° 38, p. 9-17.

Valde-Nowak P. (2003), Oblazowa Cave : nouvel éclairage pour les mains de Gargas ?, *International Newsletter on Rock Art*, n° 35, p. 7-10.

Vialou D. (2005), Territoires : sédentarités et mobilités, in : D. Vialou, J. Renault-Miskovsky, M. Patou-Mathis (dir.), *Comportements des hommes du Paléolithique supérieur en Europe, Territoires et milieux*, ERAUL n° 111, p. 75-86.